

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La spirale Victor-Lévy Beaulieu

Francine Bordeleau

Numéro 105, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (2002). La spirale Victor-Lévy Beaulieu. *Lettres québécoises*, (105), 7-10.

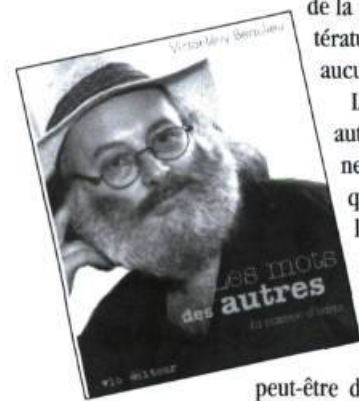
La spirale Victor-Lévy Beaulieu

Monumentale, titanesque, l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu se décline au superlatif.

De Satan Belbumeur à Xavier Galarneau, de roman en essai, l'écrivain a créé une foule de personnages à la stature quasi mythique et habité plusieurs genres littéraires. L'automne dernier, l'immense écrivain recevait enfin le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

« CHAQUE INDIVIDU PORTE EN LUI-MÊME un destin plus grand que lui », lancera Victor-Lévy Beaulieu en fin d'entretien, à l'« avelle » — pour reprendre un de ses mots fétiches — de repartir pour ses Trois-Pistoles. Est-ce une façon de relativiser l'importance de son propre parcours ? En tout cas l'homme, s'il est pleinement conscient de la place qu'occupe son œuvre dans la littérature québécoise, n'en retire cependant aucune fatuité.



L'automne 2001 fut manifestement son automne. Le 21 novembre, le gouvernement du Québec l'honorait en tant qu'écrivain. Juste avant, il était déjà sur la sellette pour la publication de ses mémoires d'éditeur. À l'origine, ce qui est devenu un livre intitulé *Les mots des autres* devait être de dimensions beaucoup plus modestes : un texte,

peut-être d'une vingtaine de pages, rédigé pour souligner le vingt-cinquième anniversaire de la maison VLB. Mais

Victor-Lévy Beaulieu est homme de volubilité et le texte du début s'est transformé en un livre de quelque deux cent trente pages. Ce qui n'est sans doute pas plus mal car, comme le fera remarquer le principal intéressé, les éditeurs québécois n'ont guère pris l'habitude, jusqu'à maintenant, de témoigner de leur pratique.

Les mots des autres relate la genèse d'un éditeur et d'un écrivain tout à la fois, tant les deux statuts, chez M. Beaulieu, vont intimement de pair. « Je voulais devenir biologiste, dit-il pourtant. Le cerveau, plus précisément, m'a toujours fasciné, et je continue de lire sur le sujet. »

Victor-Lévy Beaulieu rappelle ce fait élémentaire : quiconque prétend être écrivain se doit de lire, l'écriture ne s'apprend guère, si ce n'est par la fréquentation des œuvres des autres. Dans le cas de l'auteur du magistral *Monsieur Melville*, cette fréquentation débouche vite sur l'édition : il apprend le métier de directeur littéraire aux Éditions du Jour, dirigées par le futur sénateur



— et déjà très politicien — Jacques Hébert, fonde

L'Aurore en 1973 avec Léandre Bergeron et Guy Saint-Jean, puis met sur pied, avec quelques autres, la maison qui porte toujours son nom. Ses mémoires fourmillent ainsi d'anecdotes, instructives et jouvissives, sur le

milieu de l'édition des années soixante-dix. On y croise notamment Jacques Ferron, Hubert Aquin, Patrick Straram, Jean Basile, pour ne mentionner que des disparus, mais aussi un individu, atypique dans pareil contexte, nommé Claude Béland, alors directeur de la Fédération des caisses d'économie ; le futur président du Mouvement Desjardins fait ici piètre figure, c'est le moins qu'on puisse dire.

Ces mémoires comportent également des coups de gueule virulents. Victor-Lévy Beaulieu abhorre la bureaucratie, les conventions stupides, « notre lâcheté collective » qui empêche — entre autres — la souveraineté, les salons du livre, l'institutionnalisation de la culture... La vitupération, dans *Les mots des autres*, vise moins les individus que les structures et l'état de la société québécoise.

Ce livre rappelle aussi combien Victor-Lévy Beaulieu fut précoce. Très jeune encore, il apprend les rudiments du journalisme au *Petit Journal* dirigé par Jean-Charles Harvey, publie *Mémoires d'outre-tonneau* à l'Estérel du poète Michel Beaulieu et, à 22 ans, lauréat du prix Hachette-Larousse grâce à un bref essai — dix-huit pages divisées en quatre parties — sur Victor Hugo, s'envole pour Paris.



« *Moi le fils rebelle d'une nombreuse famille émigrée des hauts de Saint-Jean-de-Dieu dans le Morial-Mort du mauvais rêve, aussi pauvre que Job avait pu l'être sur son tas de fumier, j'allais prendre l'avion pour la première fois de ma vie [...]*,

écrit-il dans *Les mots des autres*. Et c'est à Paris que Victor-Lévy Beaulieu, à l'instar du Victor Hugo de vingt ans qui écrivait : « Je serai le Chateaubriand de mon siècle ou je ne serai rien », lança un : « Je serai le Victor Hugo de mon pays ou je ne serai rien du tout. »

De l'utilité d'être écrivain

La phrase est-elle vraiment venue à ce moment-là, ou Victor-Lévy Beaulieu l'a-t-il pensée plus tard ? En tout cas, elle s'est en quelque sorte avérée et la comparaison Beaulieu/Hugo, évoquée depuis longtemps avec une belle constance, tient peu ou prou du lieu commun. Le parallèle est cependant inévitable, non seulement en raison du caractère gigantesque et protéiforme des deux œuvres, mais aussi parce que toutes deux peuvent être associées à la littérature sociale, et à la littérature populaire au sens noble du terme.

« *L'anecdote n'est intéressante que si elle mène à la paraphrase, à la parabole, [dit ainsi M. Beaulieu]. Il faut éviter d'être en même temps*



celui qui écrit et celui qui fait des commentaires sur ses livres, mais je crois que mes livres constituent une parabole sur le Québec.

La nuitte de Malcolm Hudd, son deuxième roman (publié en 1969), « raconte la vie d'un itinérant à Montréal, et cela bien avant que l'on ne parle d'itinérance », rappelle-t-il par exemple. Voilà pour la trame anecdotique, pour le premier degré. Par la grâce de l'écriture, ce roman devient toutefois une vertigineuse expérience de langage et le célinien voyage au bout de la

nuit d'un personnage qui incarne en définitive rien moins qu'un des aspects de la condition humaine. De même, le Xavier Galarneau de *L'héritage* pourrait n'être qu'un père incestueux relativement minable. Mais son créateur l'a doté d'un langage métaphorique, de rituels, d'un orgueil démesuré, et l'autocratique chef de clan nourrissant des détestations féroces à l'égard de ses propres enfants a pris valeur d'archétype.

L'inceste pose des questions intéressantes, [dit Victor-Lévy Beaulieu]. Ainsi, toutes les sociétés ne l'ont pas considéré comme moralement répréhensible, l'exemple le plus notoire étant celui des pharaons, qui se mariaient entre frères et sœurs. L'héritage traite de deux types d'inceste : l'un, entre Xavier et sa fille Myriam, a été imposé par le père ; l'autre, entre Junior et sa sœur, est au contraire librement consenti, c'est une histoire d'amour, et L'héritage a voulu montrer ça, cette forme acceptable que pouvait prendre l'inceste.

Arrivé à la télé par hasard, Beaulieu y a apporté sa manière particulière, sans jamais rien sacrifier au médium. Du reste, à ses yeux, livres et téléromans commandent « le même investissement ». La différence entre les deux genres est ailleurs. « Le livre est une affaire privée, qui a lieu avec un lecteur seul, alors que le téléroman fait appel à la notion du collectif. La télévision exige donc que l'on rende autrement sa vision, mais sûrement pas par des compromis. »

« J'essaie de donner une écriture à la télé. L'accueil réservé à mes séries prouve d'ailleurs qu'on peut écrire pour la télé des choses en apparence très difficiles », poursuit-il. De fait, grâce à leur « poétique », leur « musique singulière », *Race de monde*,

L'héritage, Montréal P.Q. et *Bouscotte* doivent être

considérés comme appartenant de plain-pied à une œuvre littéraire caractérisée notamment par l'intertextualité et les récurrences : pendant que le *Satan Belhumeur* de 1981 renvoie au protagoniste de *Mémoires d'outre-tonneau*, *Race de monde*, premier acte de la saga des Beauchemin, fut d'abord un roman publié en 1969 qui trouve son prolongement dans *Névoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, paru en 1976. Et le téléroman *Race de monde* diffusé à la fin des années soixante-dix, qui portait sur « des gens de la campagne arrivant à Montréal », se termine — du moins pour l'heure — par *Bouscotte* où reviennent les mêmes Beauchemin partagés cette fois entre la métropole et le Bas-Saint-Laurent, et dressés dans la haine absolue de la famille Bérubé.

En multipliant les textes gigognes, où sont convoqués les mêmes personnages à divers moments de leur histoire — ces personnages appartenant à des « cycles » : celui des Beauchemin, celui des Galarneau, celui des *Voyageries*... —, Victor-Lévy Beaulieu a composé une œuvre qui se déploie à la manière d'une spirale. Sombre spirale, plus souvent qu'autrement visitée par le scabreux, le sang, l'obscénité, l'ivresse, les « amours malcommodes », la rage qui découle de l'impuissance...

La fonction d'un écrivain dans une société, c'est d'aller loin, d'être à contre-courant, [renchérit Victor-Lévy Beaulieu]. L'écrivain occupe un peu la position du médium : il révèle, il met au jour des phénomènes, des questions qui existent mais que sa société ne veut pas voir. La littérature doit être utile, et la littérature utile est celle qui dérange, qui est en action. Quand on écrit, on fait des métaphores sur la société dans laquelle on vit, là se trouve l'utilité de la littérature et là se démarque l'écrivain véritable.

Habiter le verbe, l'espace, le monde

Ça métaphorise ferme chez Victor-Lévy Beaulieu, et ça parle toujours et encore depuis le début : Satan Belhumeur, Malcolm Hudd, Job J Jobin et les autres ont une parole urgente à livrer. Mais la clef de voûte, le motif premier de l'œuvre de Beaulieu ne sont-ils pas énoncés par le petit Abel Beauchemin, narrateur de *Race de monde*, qui se demande « comment la pouaisie peut être possible quand on est le sixième d'une famille de douze enfants » ? La question vient sans doute du jeune Victor-Lévy lui-même, issu « d'une nombreuse famille peu parlante pour laquelle seule la musique comptait », lira-t-on dans *Les mots des autres*.

Quant à savoir de quoi procède l'écriture...

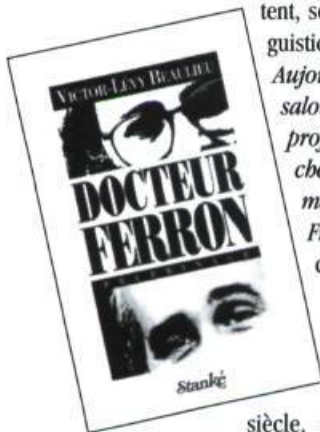
« L'écriture n'est pas une expérience démocratique car elle n'est pas donnée à tout le monde. Tout ce que je puis en dire, c'est que l'écriture est la musique singulière faite avec les mots, c'est la musique sous-tendue par, et entre les mots. » C'est la mystérieuse, l'indescriptible, l'irréductible affaire de style. Celui de Victor-Lévy Beaulieu s'approprie régionalismes et

québécoisismes, les dote d'une scansion particulière, au bout du compte les élève au niveau d'une grande langue.

L'appropriation du langage passe donc, d'abord, par les mots des autres : ceux de Victor Hugo, que le jeune Victor-Lévy lit encore et encore jusqu'à les apprendre par cœur, puis ceux de Melville, de Voltaire, de Joyce, de Ferron, de Thériault, de Kerouac... Plus tard, Beaulieu se mesurera à eux au moyen de l'écriture : avec *Pour saluer Victor Hugo* en 1971, l'« essai poulet » *Jack Kerouac* en 1972, les trois tomes de *Monsieur Melville* en 1978 (qui lui valent le prix France-Canada en 1979), *Docteur Ferron* en 1991, *Monsieur Voltaire* en 1994... Ces « essais » sont des livres hybrides, pour la plupart proches de la biographie fictive¹, un genre encore peu pratiqué au Québec. Par ailleurs, de puissants échos de ces écrivains apparaissent dans les romans de Beaulieu. Il est ainsi impossible de ne pas associer l'océanologue Job J Jobin, « coureur de baleines et d'émotions » et ci-devant narrateur du *Blanche forcée* de 1976, au capitaine Achab de Melville. De même, *Steven le Hérault* (publié en 1985) rappelle le Stephen Dedalus de Joyce.



Intertextualité derechef, donc, mais aussi « intermythicité », pourrait-on dire. Victor-Lévy Beaulieu ne craint pas de s'en référer aux grands textes, qui eux-mêmes produisent ou enrichissent les grands mythes, pour créer ses héros québécois. C'est ainsi que Job J Jobin et Blanche, dérivant sur le Saint-Laurent, traversent le pays... C'est également ainsi, en prenant le monde (ses mythes, sa littérature...) à bras-le-corps, que Beaulieu s'est fait souvent qualifier d'écrivain « démesuré ». « Écrivain démesuré ? Peut-être, mais par rapport à une littérature bureaucratisée à mort, extrêmement policée, où par surcroît les voix, les rythmes de l'écrivain, lorsqu'ils existent, sont soumis aux diktats des réviseurs linguistiques », relativise-t-il.



Aujourd'hui, on fait de la littérature de salon. Or, l'écrivain doit oublier son moi profond, ses émois intérieurs, pour toucher au ça de la société. Moi, j'écris pour ma société, aujourd'hui, pas pour la France ou la pérennité,

dit-il encore.

À Beaulieu, la société québécoise apparaît « à la fois traditionnelle et complètement éclatée, et ça se manifeste sur tous les plans ». En ce début de ^{XXI}

siècle, nous serions en somme encore fort proches d'Abel Beauchemin, décrit dans *Les mots des autres* comme un jeune intellectuel du début des années soixante-dix, « piégé par le pays non advenu, la famille, les amours impossibles, l'alcoolisme et l'hystérie ». Et entre les deux mondes, « il n'y a pas de jonction », dit Beaulieu. Pour lui, en outre, le Québec n'est pas encore égalitaire.

Notre société actuelle est contrôlée par des hommes qui n'en sont pas vraiment : ils sont passés de la volonté de puissance à la volonté de pouvoir, ce qui constitue la pire des scléroses puisque le pouvoir est en fait révélateur d'un manque, on se rabat sur le pouvoir quand on n'a plus la puissance. Et les hommes ont aussi perdu tout sens de la curiosité. Les femmes sont rendues plus loin. Sans avoir eu le pouvoir, elles possèdent aujourd'hui une volonté de puissance, mais sont bēlas prises entre trois mondes : l'ancien, le complètement éclaté et le mitoyen.

Sur le plan collectif, peut-être avons-nous également réussi le maigre exploit de nous piéger nous-mêmes dans une géographie qui nous dépasse et qu'un Victor-Lévy Beaulieu, en se l'appropriant par l'écriture, nous restitue dans toute sa grandeur. La fait, par l'écriture, « advenir dans toutes ses grosseurs », pour utiliser une expression qui lui appartient en propre. Nullement écrivain de l'anecdote en effet, Beaulieu est plutôt écrivain de l'odyssée québécoise, interprète des mythes, grand créateur de paraboles et d'allégories.

Le pourfendeur d'institutions

Victor-Lévy Beaulieu a de grands projets littéraires sous le boisseau. Pour l'heure, sa dernière œuvre de création est cependant un recueil minimaliste intitulé *27 petits poèmes dans l'eau des mots*, un livre de très belle facture. « Je ne suis pas poète, je l'ai écrit et publié pour me faire plaisir », dit l'écrivain redevenu éditeur en 1995.

En 1985, Beaulieu cède les Éditions VLB à Jacques Lanctôt et repart pour Trois-Pistoles. Il n'y reste pas inactif. Avant de fonder les Éditions Trois-

Pistoles, il crée par exemple la maison VLB et reçoit ainsi, en 1994, le « Prix de la personnalité touristique et culturelle du Bas-Saint-Laurent » !

Il y a vingt ans, je n'aurais jamais pu faire de l'édition à partir de Trois-Pistoles, à cause des coûts de transport et de téléphone, de l'insuffisance des infrastructures publiques, etc. Maintenant, la technologie le permet, on peut théoriquement installer une maison d'édition n'importe où. Un réel problème subsiste toutefois : l'ostracisme que subissent les régions.

Victor-Lévy Beaulieu s'insurge contre les fonctionnaires, qui ne mettent jamais un pied dans les régions, et contre ses collègues éditeurs qui « connaissent une seule réalité : celle de Montréal ». De même, il fustige les salons du livre de Montréal et de Québec qui



font tout, sauf encourager la jeune littérature québécoise. Toutes les grosses maisons – Gallimard, Seuil, les éditeurs du groupe Hachette, les éditeurs du groupe Sogides, Boréal... – occupent le centre de l'espace et obtiennent ainsi une visibilité dont elles n'ont pas besoin. Il faudrait au contraire mettre les petits éditeurs au centre.

Du reste, estime-t-il encore, des salons du livre dans les villes de Montréal et de Québec, qui disposent « d'infrastructures suffisamment importantes », sont un non-sens, ne jouent aucun rôle, si ce n'est celui de promouvoir des auteurs, souvent étrangers, qui se vendent déjà très bien.

Beaulieu se souvient de la première réforme du monde municipal, au début des années soixante.

Les municipalités ont alors perdu le droit de s'occuper de culture et d'éducation. Avant, la culture commençait dans sa cour, par exemple avec des auteurs qui parlaient de l'île aux Basques. Et les petites bibliothèques des régions avaient constitué un fonds en littérature québécoise. Or, depuis 1967, les bibliothèques régionales n'ont plus de fonds, plus de livres et plus de bibliothécaires professionnels. C'est dans ces régions dépourvues d'infrastructures que les salons du livre sont importants, mais les éditeurs n'y vont pas.

Victor-Lévy Beaulieu en profite pour lever son chapeau aux femmes, qui dans les petites municipalités s'occupent bénévolement des bibliothèques, mettent sur pied des associations culturelles... « C'est simple : s'il y a une culture au Québec, c'est grâce aux femmes. »

Quant au système de subventions, il ne trouve pas davantage grâce à ses yeux. « Il a été pensé, conçu par les gros éditeurs, et n'a pas évolué depuis 30 ans. L'argent est mal réparti. Les gouvernements subventionnent au prorata du chiffre d'affaires, ils pratiquent le capitalisme le plus sauvage. C'est un scandale. » Par ailleurs, dénonce-t-il, les gouvernements sont des adeptes du saupoudrage, les petits éditeurs ont juste assez pour vivre, mais pas suffisamment pour prendre de l'expansion. « Dans n'importe quel secteur économique, les entreprises peuvent bénéficier d'une aide au développement. Mais pas celui de l'édition. En fait, nos organismes subventionneurs n'ont aucune pensée à long terme en ce qui concerne la littérature. »

Victor-Lévy Beaulieu cite son propre exemple : sa collection « Écrire » — une idée qui l'habite depuis longtemps —, qui consiste en la production

de livres où les écrivains expliquent les tenants et aboutissants de leur démarche d'écriture. La quasi-totalité des cinquante personnes sollicitées

pour l'heure ont été enthousiastes — près d'une dizaine de titres sont d'ailleurs parus —, mais ce projet, de long terme, pas forcément vendeur en librairie, toutefois intéressant sur le plan littéraire, n'a pas été considéré comme un apport particulier à la littérature québécoise, dit Beaulieu. « Je suis un petit éditeur qui peut renflouer ses caisses grâce à l'argent des téléromans. Mais les autres sont loin d'avoir cette chance. »

L'éditeur a décidé qu'il ne serait pas de ces cordonniers mal chaussés et réédite ses *Œuvres complètes*. « C'est tout simplement

venu du fait que mes livres ont été pilonnés », sou-

tient-il. Rééditions plutôt luxueuses au demeurant, dont, il est vrai, bénéficient d'autres écrivains, comme le poète Renaud Longchamps. L'éditeur Beaulieu a vite appris à s'intéresser à la fabrication du livre, au papier, il dit chercher à produire des livres qui durent, autant dans leur contenu que dans leur présentation matérielle. « Le Québec a du papier et une foule de graphistes compétents. Mais le secteur de l'imprimerie, tel qu'il est constitué, nous empêche de faire des livres de qualité sans qu'il en coûte un prix exorbitant. »

Lorsqu'il coiffe son chapeau d'éditeur, Victor-Lévy Beaulieu se réclame de la tradition d'un José Corti, qui a publié les Julien Gracq et Gaston

Bachelard, et dont les livres requéraient l'usage du coupe-papier. Façon de dire que Beaulieu « préfère publier des écrivains que des livres ».

Les éditeurs cherchent trop d'auteurs vedettes, qui correspondent à la sensibilité du moment, et trop d'auteurs ne pensent qu'à devenir riches et célèbres. Ça donne une société du prêt-à-lire. Il faudrait publier moins d'auteurs et plus d'écrivains — les deux ne sont pas pareils, mais notre jeune société ne fait pas la différence —, et aider l'écrivain à arriver à ses grosseurs. C'est ça la job d'un éditeur.

Éditeur à la José Corti, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu se reconnaît dans le Jean-Paul Sartre qui disait en substance que l'écrivain doit occuper tous les champs du discours.

À l'heure actuelle, la liberté de l'écrivain est à peu près nulle, à cause de tout ce qui l'encadre et du peu de choses auxquelles il s'intéresse. Les poètes, les écrivains sont devenus les gens les moins imaginatifs. Or, le fond des choses est tout de même la culture, et l'économie — car notre société n'en a que pour les considérations économiques — est juste un moyen pour être ce que tu veux être. Tout changerait plus vite au Québec si ce pays comptait davantage d'écrivains d'action.

À 55 ans et après des dizaines de livres, Victor-Lévy Beaulieu refuse de faire un bilan de son œuvre. Aujourd'hui les comparaisons avec Victor Hugo le flattent un peu, l'amuse aussi. Au fond, un titre de gloire semble lui suffire : de pouvoir se considérer, lui, comme un écrivain d'action.

1. Voir, sur la question plus précise des biographies fictives, notre dossier sur la biographie dans le présent numéro.



Bibliographie

Mémoires d'outre-tonneau, roman, Montréal, Éditions Estérel, 1968 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1995.

Race de monde, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1969 ; Montréal, VLB, 1979 ; Montréal, Stanké, 1986 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996 ; Montréal, Typo, 2000.

La nuitte de Malcomm Hudd, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1969 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1995.

Jos Connaissant, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1970 ; Montréal, VLB, 1978 ; Montréal, Stanké, 1986 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996 ; Montréal, Typo, 2001 (Traduit en anglais par Ray Chamberlain, Toronto, Exile Editions, 1982).

Les grands-pères, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1971 ; Paris, Éditions Robert Laffont, 1973 ; Montréal, VLB, 1979 ; Montréal, Stanké, 1986 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996 ; Montréal, Typo, 2000 (Traduit en anglais par Marc Plourde, Montréal, Harvest House, 1975).

Pour saluer Victor Hugo, essai, Montréal, Éditions du Jour, 1971 ; Montréal, Stanké, 1985 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996.

Un rêve québécois, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1972 ; Montréal, VLB, 1977 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1995 (Traduit en anglais par Ray Chamberlain, Toronto, Exile Editions, 1978).

Jack Kerouac : essai-poulet, Montréal, Éditions du Jour, 1972 ; Paris, L'Herne, 1973 ; Montréal, Stanké, 1987 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996 (Traduit en anglais par Sheila Fischman, Toronto, Coach House Quebec Translations, 1975).

Ob Miami, Miami, Miami, roman, Montréal, Éditions du Jour, 1973 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1995.

Don Quichotte de la Démanche, roman, Montréal, L'Aurore, 1974 ; Paris, Flammarion, 1979 ; Montréal, Stanké, 1988 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998 (Traduit en anglais par Sheila Fischman, Erin, Ontario, Press Porcépic, 1978).

En attendant Trudot, théâtre, préface de Jean-Claude Germain, Montréal, L'Aurore, 1974 ; suivi de *Y avait beaucoup de Lacasse beureux*, théâtre, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998.

Manuel de la petite littérature du Québec, essai, Montréal, L'Aurore, 1974 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1999.

Blanche Forcée, récit, Montréal, VLB, 1976 ; Paris, Flammarion, 1978 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997.

Ma Corriveau suivi de *La sorcellerie en finale sexuée*, théâtre, Montréal, VLB, 1976 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998.

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, lamentation, Montréal, VLB, 1976 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1995.

Monsieur Zéro, théâtre, Montréal, VLB, 1977 ; suivi de *La route de Miami*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998.

Sagamo Job J, cantique, Montréal, VLB, 1977 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997.

Monsieur Melville, essai, Montréal, VLB, 1978 ; Paris, Flammarion, 1980 ; Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1997 (Traduit en anglais par Ray Chamberlain, Toronto, Coach House Press, 1984).

Cérémonial pour l'assassinat d'un ministre, oratorio, Montréal, VLB, 1978 ; suivi de *L'écrivain et le pays équivoque*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1998.

SUITE À LA PAGE 12